

LA LÉGENDE DE SAÏDNAIA

A quelques heures de marche au N.-E. de Damas, sur une roche isolée dominant le village de Saïdnaia, est situé un petit monastère connu sous le nom de Deïr aš-Šāgūra ou Deïr aš-Šāhūra (1) « دير الشاغورة » او « دير الشاهورة ». Les religieuses grecques orthodoxes auquel il appartient, y conservent une ancienne madone peinte sur bois, qui passait jadis pour miraculeuse (2). Cette réputation, qui semble persister encore parmi les chrétiens du pays (3), attira pendant de longues générations les pèlerins d'Occident à Saïdnaia ou plutôt à Sardenai, comme ils disaient alors, peut-être par l'effet d'une vague homophonie avec le nom du fort de Zardena, près d'Alep, trop connu des guerriers latins d'Antioche. Dès le début du XIII^e siècle, la prose et la poésie avaient popularisé en Europe la légende de ce petit sanctuaire, sur lequel les anciens auteurs orientaux gardent le silence le plus complet. Des relations et des chroniques où elle apparut tout d'abord, elle passa dans les itinéraires et les relations de Terre-Sainte, où elle s'est de distance en distance, rajeunie, c'est-à-dire transformée, en retournant à son lieu natal.

L'origine de ces récits a été étudiée par M. Gaston Raynaud à propos du *Miracle de Sainte Marie de Sardenai*, petit poème en vieux français dont il a publié puis révisé le texte (4). Ces recherches ont été conduites avec beaucoup d'érudition et de sagacité. Toutefois certaines données d'une importance particulière ont d'abord échappé aux investigations de l'auteur, et il semble que celui-ci les rencontrant dans la suite n'ait plus réussi à se déprendre complètement de ses premières conclusions.

(1) On s'est demandé si ce toponyme ne faisait pas allusion soit à la structure soit à la situation du couvent. L'étymologie ne semble pas devoir être déterminée par un caractère trop spécial au sanctuaire ou à son emplacement. Un quartier de Damas portait aussi le nom d'aš-Šāgūr : دمشق : مجلة الباب الصغير من دمشق : مشهورة وهي في ظاهر المدينة (الشاغور). . . Cf. *Jacut's geographisches Wörterbuch*, ed. Wüstenfeld, t. III (Leipzig, 1868), p. 236. — (2) Porphyre USPENSKIJ, Книга бытия моего (éd. Syrku, t. I, Saint-Petersbourg, 1894). Sur Saïdnaia et son monastère, voir p. 226 et suiv. — (3) USPENSKIJ, *ibid.*, p. 231. — (4) *Le miracle de Sardenai*, ROMANIA, t. XI (1882), p. 519-37. *Le miracle de Sardenai (article complémentaire)*, *ibid.*, t. XIV (1885), p. 82-93.

Un document, qu'il ne pouvait consulter alors, rend aisé aujourd'hui de remarquer l'incertitude de ses résultats. L'année dernière, le R. P. Cheïkho, S. I., publiait dans *al-Machriq* une homélie arabe anonyme sur le miracle de Saïdnaia (1). Le contenu de cette pièce nous était déjà connu, à quelques détails près. Toutefois par certaines variantes qu'elle renferme, et plus encore par sa conformité même avec les vieux récits latins, elle semble indiquer dans quelle direction il faut désormais chercher l'origine de la légende. Nous étant essayé à relever cette piste, nous n'avons pas tardé à nous trouver amené sur un terrain où l'on aurait besoin, pour se conduire, de l'érudition spéciale d'un Tobler ou d'un Röhricht. Comme, d'autre part, il n'est pas tout à fait sûr que la question vaille un si grand effort, nous nous bornerons à donner tel quel le résultat de nos recherches incomplètes.

I.

La plus ancienne mention connue de la légende de Saïdnaia remonte, dit-on, à l'année 1175. Elle serait contenue dans un rapport adressé à l'empereur Frédéric I^{er} par Burchard, vidame de Strasbourg, après son ambassade à la cour de Saladin, si toutefois il y a lieu de reconnaître cette destination, cette date et cet auteur, à l'in vraisemblable centon qui est inséré dans les *Chronica Slavorum* d'Arnold de Lubeck sous le nom d'un certain « Gerardus Argentinsensis » (2).

Un paragraphe de cette singulière dépêche diplomatique est consacré à la description et à l'historique de notre sanctuaire. Grâce à la présomption créée par la date sous laquelle l'annaliste l'a enregistré, il a passé pour la source de tous les récits postérieurs. Avant d'examiner ce qui en est, nous croyons utile de transcrire intégralement le passage en question.

Item a Damasco ad tria miliaria est locus quidam in montibus situs, qui Saydaneia (5) vocatur et a christianis inhabitatur, et est ibi ecclesia in rure sita et in honore gloriose Virginis dedicata, in qua moniales virgines duodecim et monachi octo assidue Deo serviunt et beate Virgini. In qua ecclesia vidi tabulam ligneam ad mensuram unius ulne longam et latam ad modum dimidie ulne, retro altare in muro sanctuarii in fenestra positam, et ferro laqueariter cancellatim firmatam. In qua tabula effigies beate Virginis aliquando depicta fuit, sed nunc, quod dictu

(1) (Un document ancien sur l'image de Saïdnaya) خبر ايقونة صيدنايا العجيبة dans AL-MACHRIQ, t. VIII (1905), p. 461-68. — (2) Ed. LAPPENBERG, *MG.*, Scr. t. XXI, p. 235-41. Je tiens à déclarer tout de suite que d'éminents critiques sont favorables à l'authenticité de cette pièce. Voyez WATTENBACH, *Deutschlands Geschichtsquellen*, t. II^e, p. 443-44. — (3) Al. Saydaneide, Saydaneida, Sardanceyda.

mirabile est, pictura super lignum est incarnata et oleum odoriferum super odorem balsami incessanter ex ea manat. De quo oleo multi christiani, Sarraceni et Iudei de diversis languoribus sepe liberantur. Nota, quia oleum illud nunquam minuitur, quantumcunque inde accipiat. Nec predicta tabula a quoquam tangi audetur, videri autem omnibus hominibus conceditur. Oleum vero illud a christiano religiose conservatur, augmentabitur, et pro quacunque re cum devotione et fide sincera sumptum fuerit, pro honore sancte Virginis cum misseque solemnitatibus indubitanter impetrabitur. Ad hunc locum in assumptione gloriose Virginis et in festo nativitatis sue omnes Sarraceni illius provincie una cum christianis causa orandi confluunt, et Sarraceni ceremonialia sua illuc offerunt cum maxima devotione. Nota, hec tabula Constantinopoli primo facta et depicta fuit in honore beate Virginis, et inde a quodam patriarcha Ierosolymam perducta fuit. Tunc temporis quedam abbatisa supra dicti loci causa orationis Ierusalem descenderat, et impetrata tabula a patriarcha Ierosolymitano, eam secum ad ecclesiam sibi commissam transportavit. Fuit autem hoc incarnationis anno 870. Sed postea per multa tempora cepit oleum sacrum ex ea manare.

Quelques lignes au moins de cette courte notice dénotent l'observation directe. Le nom de Saïdnaia n'y est pas encore dénaturé, comme il l'a été partout ailleurs. La description de l'iconostase contient des détails exacts et précis (1) qu'on ne retrouve dans aucun autre document conservé de la même époque. Néanmoins l'original de ces renseignements n'est pas la lettre de Burchard, comme le prouvent deux indices assez ténus, mais absolument décisifs.

C'est d'abord le membre de phrase : *oleum vero illud a christiano religiose conservatur, augmentabitur, et pro quacunque re, etc.* En l'absence de contrôle positif, on pourrait mettre ce non-sens sur le compte d'un copiste. Mais on verra tantôt qu'il appartient soit à Burchard, soit plutôt à un autre compilateur, et que celui-ci en transcrivant ces mots ne se comprenait pas lui-même.

Quoi qu'il en soit provisoirement de ce premier indice, le second est péremptoire. D'après la phrase initiale de la notice, la chapelle de Saïdnaia est située *in rure*. Il était assez clair qu'à trois milles (ou à trois lieues) de Damas, elle n'est pas en ville. A la place de la tautologie *in rure*, il faut lire, conformément à la topographie, *ecclesia in rupe sita*, comme portent d'autres descriptions parallèles à celle de Burchard. Or cette fausse leçon appartient en propre à Burchard. Dans le texte de la chronique d'Arnold qui vient d'être cité, elle est établie à l'unani-

(1) Comparer la relation de Bertrandon de la Brocquière (1432-33) publiée par Legrand d'Aussi dans les *Mémoires de l'Institut*, t. V (fructidor an XII), p. 509.

mité des manuscrits. Elle se lisait déjà, sans trace de variante paléographique, dans l'édition de Bangert, reproduite au tome II des *Scriptores rerum Brunswicensium* de Leibnitz (1), et avant Bangert dans l'exemplaire cité par Baronius (2), lequel se réfère évidemment à l'édition princeps des *Chronica Slavorum* publiée par Reineccius en 1581. Enfin, les trois manuscrits d'après lesquels la lettre de Burchard a été publiée isolément par Laurent, portent d'accord : *in rure* (3).

D'où cette conclusion assez évidente : Burchard ou l'écrivassier qui lui empruntait son nom, a pillé un texte latin. Pour en déduire la conséquence ultérieure, qu'une légende latine de Saïdnaia existait dès avant 1175, il faudrait avoir établi que la missive attribuée au vidame de Strasbourg remonte au moins à cette date. Mais, on s'en doute déjà, ce document, quel qu'en soit l'auteur, n'a point l'ancienneté à laquelle il prétend. Est-ce avant 1175 que le soi-disant Burchard aurait pu, par exemple, voir les ruines de Bosra, l'ancienne métropole de l'Arabie première, ou plutôt en copier la description suivante : ... *Inveni antiquam civitatem, nomine Busserentinum* (4), *aliquando a christianis inhabitatam, maximam, marmore excisam, decoratam, et, ut in eius vestigiis apparet, aliquando pulcherrima et plurimum deliciosa. Sed nunc a Sarracenis inhabitatur, in angustum redacta, ita quod quasi castrum solum remanserit in ea quod valde munitum est* (p. 259)? A l'époque où l'envoyé de Frédéric « découvrit » Bosra, s'il y passa jamais, rien n'était vrai encore de ce tableau, sauf le fait de l'occupation musulmane, et encore appelait-il à cette date une mention moins insignifiante. Quelques mois auparavant, et peut-être en cette même année 1175, Bosra venait d'être occupée par les troupes égyptiennes et enlevée au sultan d'Alep, sans avoir eu à souffrir les horreurs de la conquête. Au rapport de Guillaume de Tyr, Saladin y entra sans coup férir, *spontanea civium traditione sine bello* (5).

Huit ans plus tard, les chefs de l'armée de Baudouin IV, passant à

(1) P. 434, avec la note " *rupe*. Iacob. de Vitriaco ". — (2) *Annales ecclesiastici*, t. X (éd. d'Anvers, 1603), p. 471. — (3) *Serapeum*, t. XIX (1858), p. 153. — (4) Que Lappenberg, sur la foi de Robinson (l. c., note 86), identifie à tort avec la bourgade appelée aujourd'hui al-Boqeïra, البصيرة en Idumée. Cf. R. E. BRÜNNOW et A. VON DOMASZEWSKI, *Die Provincia Arabia* (Strasbourg, 1904), p. 111. Il est du reste extrêmement peu probable qu'en 1175 les Sarrasins aient tenu garnison dans ce château resserré entre les puissantes forteresses latines de Montréal, de Tafilé et du Karak de Moab, au cœur même de la seigneurie d'Outre-Jourdain. La ville désignée est certainement Bosra dans le Hauran, appelée aussi Eski-Şam (cf. P.-M. SÉJOURNÉ, O. P., *A travers le Hauran*, REVUE BIBLIQUE, t. VII, 1898, p. 610). * Est autem Bostrum primae Arabiae metropolis quae hodie vulgari appellatione Bussereth dicitur, Guillaume de Tyr, XVI, 8 (*Recueil des historiens des croisades*, Historiens occidentaux, t. I, p. 715). * Bostrum..., quae vulgari appellatione dicitur Bossereth, Id., XXI, 20 (l. c., p. 1103). — (5) XXI, 8 (l. c., p. 1017).

proximité de cette ville, *nobilem illius regionis metropolim*, se reconnurent incapables d'en forcer les faubourgs à moins d'un siège en règle (1).

L'antique cité devait encore faire figure à cette époque. Saladin en offrit le gouvernement à un émir peu sûr, qu'il voulait amener à résigner le poste important de Hārim près d'Antioche (2). Il l'assigna ensuite comme principauté à Mālek az-Zāfer, l'un de ses fils (3). On sait d'autre part que le tremblement de terre, qui dévasta l'Égypte et la Syrie en mai 1202, sévit avec une violence terrible dans la région de Bosra (4). Est-ce de cette catastrophe que date le déclin final de la ville? Peut-être. Mais si la description qu'en donne Burchard est d'un témoin oculaire, il n'est guère plausible de la rapporter à une époque plus ancienne.

Nous aurons tantôt à revenir sur les nombreux parallélismes qu'il est impossible de ne pas remarquer entre la relation de notre voyageur problématique et d'autres écrits postérieurs d'une originalité bien authentique, où l'observation personnelle s'affirme jusque dans les éléments empruntés. Pour avoir un point de départ certain, il suffit de constater que le soi-disant Burchard anticipe sur l'avenir par un anachronisme et que cet anachronisme est flagrant. S'il ne trahit pas la date à laquelle il fut commis, il oblige à biffer celle qui est inscrite en tête du document. De plus, il aggrave la présomption créée contre la lettre de Burchard par le faux intitulé qu'elle porte dans le manuscrit où le chroniqueur Arnold la recueillit. Le moins qu'on en puisse conclure, c'est que cette pièce, qui fut certainement falsifiée au cours des siècles suivants, l'avait déjà été une première fois dans son plus ancien exemplaire connu. Cet explication ne manquera pas de devenir embarrassante quand il s'agira de savoir quelle figure avait le texte antérieur à l'interpolation. Mais elle peut suffire provisoirement. La notice sur Saïdnaia n'est donc garantie ni quant à sa date ni quant à son auteur, et par ces deux côtés les soupçons de la critique l'atteignent à découvert.

(1) *Ibid.*, p. 1103. — (2) Abū Sāmab, كتاب الروضتين في أخبار الدولتين, éd. du Caire, t. II (1871), p. 46; *Historiens des croisades*, *Historiens orientaux*, t. IV, p. 235.—

(3) Behā ad-Dīn, النواذر السلطانية والمحاسن اليوسفية, *Historiens des croisades*, l. c., t. III, p. 197. Abū 'l Fidā', تاريخ الملك المؤيد, t. II (Constantinople, 1869), p. 92. —

(4) " La plus grande partie des villes de la province de Hauran a été abîmée, et il n'y en a aucune dont on puisse dire : C'est ici qu'était une telle ville. " Lettre contemporaine citée par Abd-Allatif, *Relation de l'Égypte*, trad. S. de Sacy (Paris, 1810), p. 417. Ibn al-Athīr rapporte qu'une bourgade des environs de Bosra s'engouffra tout entière sous le sol : تاريخ الكامل : وانخسفت قرية من قرى مصر : (éd. du Caire, t. XII, 1883, p. 80; *Historiens des croisades*, l. c., t. II, p. 90).

Elle se retrouve, à quelques détails près, dans un certain rapport à Innocent III sur l'état de la Terre-Sainte. On pourrait se demander comment elle s'y est fourvoyée, s'il y avait moyen de croire que ce document soit en réalité ce qu'il prétend être. Mais d'abord, d'où vient ce mémoire que le pape lui-même se serait fait adresser pour se renseigner sur les « mœurs, les territoires et les forces militaires des Agaréniens », contre lesquels il préparait une croisade? Le petit prologue par lequel il débute, l'attribue au patriarche de Jérusalem. Selon d'autres manuscrits, le patriarche, le grand maître des Templiers, celui des chevaliers de Saint-Jean (1), — il semble qu'on ajoute même parfois l'évêque de Lydda (2), — y auraient mis en commun leurs lumières, leur savoir et leur longue expérience du pays. On croit entendre que le rapport a été écrit en Orient par les soins de son auteur ou de ses auteurs. Mais, d'autre part, le titre d'un très ancien exemplaire et jusqu'à un certain point l'énoncé même du prologue le donnent pour une sorte de compte rendu d'une relation orale, rédigé par une main inconnue, après le pontificat d'Innocent III, *bonae memoriae* (3). Pressons un peu cette hypothèse : elle nous dispensera d'expliquer pourquoi ce document officiel, émané d'une autorité de premier ordre, est si complètement vide de toute donnée utile et par quelle bizarre rencontre on y retrouve des paragraphes entiers de banalités ineptes qui traînaient alors dans les bibliothèques d'Occident, grâce à plusieurs générations de plagiaires (4). En voilà déjà bien assez pour lever les scrupules de la critique, si elle pouvait en éprouver à secouer ce fatras hétéroclite.

Il faut néanmoins essayer de l'examiner de plus près pour savoir ce que vaut le témoignage qu'il contient relativement à notre légende. Cette recherche n'est pas des plus aisées. Il n'existe point encore, à notre connaissance, d'édition complète et critique de la *Narratio*. Par bonheur, la partie qui concerne notre sujet a joui d'une certaine notoriété. Deux compilateurs aussi bornés qu'indélicats l'ont successivement coupée à des longueurs inégales et raboutie à d'autres ouvrages ou tronçons d'ouvrages dérobés aussi. Les deux compositions ainsi fabri-

(1) *Ryccardi de Sancto Germano chronica* (MG., Scr. t. XIX, p. 336). —

(2) R. RÖHNIGT, *Geschichte des Königreichs Jerusalem* (Innsbruck, 1898), p. 682. —

(3) Le codex Bigotianus 5695 (a. 1350) qui a servi à l'édition de Martene et Durand, sur laquelle les détails nécessaires sont donnés plus loin. — (4) Comparer, par exemple, GRETZER, *Mantissa ad tomum III de Sancta Cruce* (Ratisbonne, 1734), p. 5 et suivantes, passage emprunté à la *Narratio*, comme il va être expliqué, avec Jean de Wurzbourg, dans TOBLER, *Descriptiones Terrae Sanctae ex saeculo VIII. IX. XII. et XV* (Leipzig, 1874), p. 182 et suiv. De Jean de Wurzbourg rapprocher Fretellus, de Fretellus les compendia et les innominati dont la série se perd dans un lointain nébuleux.

quées ont été prises, chacune de son côté, pour un imaginaire troisième livre de l'*Historia Orientalis* de Jacques de Vitry, et, comme telles, publiées aussitôt que découvertes, l'une par Gretser (1), l'autre par Martene et Durand (2).

Nous sommes forcé de nous en rapporter aux critiques dont nous venons de répéter le jugement (3) : savoir que le pseudo-Jacques de Vitry N° 2 (celui de Martene-Durand), continue de copier la *Narratio*, depuis le moment où il se sépare de son sosie jusqu'à celui où il commence à transcrire la *Brevis Historia occupationis et amissionis Terrae Sanctae* (4). Si les manuscrits leur donnent raison, la *Narratio* n'est certainement pas antérieure à 1225-30, car Jacques de Vitry, le vrai cette fois, y est positivement mis au pillage. Que l'on prenne seulement la peine de confronter l'*Historia Orientalis* authentique avec les paragraphes correspondants de son prétendu troisième livre, par exemple la notice sur les Templiers (5), la description du fameux *Hortus Balsami* à Matariyeh près du Caire (6), ou encore l'énumération des différentes confessions et sectes orientales et celles des nations infidèles de l'Asie occidentale (7) ; on saura vite à quoi s'en tenir.

Supposons maintenant — ce qu'on aurait tort de juger impossible — que toute cette partie du pseudo-Vitry (selon Martene-Durand) n'appartienne point au fond primitif du problème « Rapport ». La conclusion qui vient d'être énoncée deviendrait sans doute un peu plus délicate à établir ; mais elle tiendrait encore. Les premières pages de la *Narratio*, telles que les deux plagiaires les ont reproduites, gardent encore suffisamment visible la marque d'origine des matériaux dont elles sont composées. Ainsi, par exemple, ce que notre faussaire — donnons-lui sa qualité vraie — raconte sur le cérémonial usité dans les audiences du khalife d'Égypte, reflète, à n'en pas douter, un récit de

(1) L. c., p. 4-26. Reproduit dans les *Gesta Dei per Francos*, p. 1125-45. — (2) *The-saurus novus anecdotorum*, t. III, p. 269-87. Dans le ms. cette pièce est appelée *Narratio patriarchae Hierosolymitani coram summo pontifice de statu Terrae Sanctae* (l. c., p. 267-68). — (3) Cf. POTTHAST, s. v. *Narratio patriarchae Hierosolymitani*. — (4) ECCARD, *Corpus historicum medii aevi*, t. II (1723), p. 1349-54. — (5) Édit. de Douai (1596), p. 115-20; cf. MARTENE-DURAND, p. 276-77. — (6) Ibid., p. 171-72; cf. MARTENE-DURAND, p. 279. Battologie du compilateur, significative à double titre. La première notice sur le même sujet (p. 274-75) est identique à un passage de Burchard. Ce n'est donc pas le moment d'en rechercher la provenance. La légende de la Sainte Famille qui est rappelée à propos de l'*Hortus Balsami*, ne se prête dans l'espèce à aucune déduction bien assurée (cf. *Evangelium infantiae arabicum*, cap. XXIV, TISCHENDORF, *Evangelia apocrypha*, ed. altera, p. 193). — (7) P. 136 et suiv.; cf. MARTENE-DURAND, p. 275-76; — pp. 157 et suiv., 37 et suiv.; cf. MARTENE-DURAND, p. 280-81. On pourrait ici tout aussi bien rapprocher de la *Narratio* les relations d'Olivier le Scolastique et les lettres de Jacques de Vitry, où se trouvent déjà répandues un peu partout bon nombre d'observations qu'il mit plus tard en œuvre dans son histoire.

Guillaume de Tyr (1), mais à travers un résumé qui paraît bien être celui d'Olivier le Scolastique (2). Et qui donc a dépeint à ce voyageur en chambre des localités auxquelles on ne songeait guère en Occident avant la cinquième croisade? S'il décrit plus exactement que ce même Guillaume de Tyr (3) la fameuse Tour du Nil et le barrage de chaînes qui défendaient le port de Damiette, n'est-ce pas qu'un tragique épisode du siège de cette place, en 1218 (4), en avait gravé la funèbre image dans l'imagination des contemporains? Sa liste ridiculement inexacte des fils de Saladin (5) a tout l'air d'être composée de noms pêchés çà et là chez les témoins et historiens de la croisade d'Égypte. Et l'in vraisemblable phrase : *Isti volunt libenter reddere Terram Sanctam in manus domini Papae* (al. *Patriarchae*) *ad opus christianorum, ita ut certi sint et securi de tota alia* (6)... n'est ni plus ni moins qu'un écho dénaturé et antidaté des avances faites aux Latins par le khalife du Caire et son frère le soudan de Damas, après la capitulation de Damiette (7).

Restons-en là. Ces quelques indices pris dans le nombre étaient intéressants à signaler. S'ils ne sont pas entièrement illusoire, ils prouvent que la *Narratio patriarchae Hierosolymitani*, ou plus exactement sa partie initiale, n'a pu être rédigée que vers le premier quart du XIII^e siècle au plus tôt. On aurait ainsi la preuve matérielle de la supercherie. Mais cette preuve n'était pas nécessaire. Plus ancien de quelques années, le document n'en serait pas meilleur et ne pèserait pas davantage dans la discussion présente. Son témoignage, comme tel, ne rend probable à aucun degré qu'une version de la légende de Saïdnaia ressemble mieux que telle autre à celle qui paraît avoir été populaire en Terre-Sainte, notamment parmi les Templiers (8). La recension que le soi-disant patriarche prend à son compte, il l'a ramassée dans quelque livre occidental, tout comme sa bizarre idée de décrire au pape le Nil par comparaison avec le Rhin (9). Néanmoins rien ne nous dit encore que le document dont il s'est inspiré ait aussi été fabriqué avec des matériaux de fraîche date. Ceci nous ramène à Burchard.

(1) XIX, 18, 19 (*Histor. des crois.*, l. c., p. 910 et suiv.). — (2) *Historia regum Terrae Sanctae*, dans ECCARD, *Corpus historicum medii aevi*, t. II, p. 1376. — (3) XX, 15 (l. c., p. 964). — (4) Jacques de Vitry, epist. IV, ed. RÖHRICHT, dans *Zeitschrift für Kirchengeschichte*, t. XV (1894), p. 574. OLIVIER, *Relatio de expeditione Damiatina* (*Script. rer. Germ. in us. schol. Chronica regia Colonienensis*, ed. G. WAITZ, Hannover, 1880, p. 328). — (5) GRETZER, p. 4; MARTENE et DURAND, p. 269-270. Cf. OLIVIER, *op. cit.*, passim, et les lettres de Jacques de Vitry. — (6) GRETZER, p. 4. — (7) OLIVIER, dans WAITZ, l. c., p. 337. — (8) Voir la recension de Thietmar dont il sera question plus loin : "Quem liquorem ibidem fratres Templi ad domos suas deferunt gracia orationum illuc uenientes quando cum paganis treugas habent." — (9) "Nilus vel Euphrates est aqua maior Rheno, de Paradiso exiens..." l. c., p. 238.

Entre Burchard et la *Narratio* les affinités sont, en effet, si nombreuses et si manifestes que la question de plagiat se posait d'elle-même. Et comme, d'après les âges respectifs des deux écrits, la possession était en faveur de Burchard, on se trouva d'accord pour accuser le pseudo-patriarche.

Il est hors de doute que ce médiocre personnage a volé quelqu'un; mais qu'il ait volé Burchard, c'est beaucoup moins évident. Le parallélisme des deux rédactions, si nettement qu'il semble s'affirmer, n'est pourtant pas littéral au point de rendre tout à fait naturelle l'hypothèse d'un emprunt. Ainsi, dans le paragraphe même qui nous concerne, au lieu de la fausse lecture propre à Burchard : *ecclesia in rure sita*, les deux extraits publiés de la *Narratio* s'accordent sur la leçon correcte : *in rupe* (1). Il serait déraisonnable de trop insister sur des divergences de cet ordre, surtout quand l'un des textes à comparer est encore très mal établi. Si l'on était forcé de les concilier avec la supposition que la *Narratio* procéderait de Burchard, l'explication ne serait pas impossible à trouver. Mais rien n'oblige à la chercher, du moment que la lettre de ce dernier n'est elle-même qu'un décalque dont le modèle a pu servir à plusieurs copistes. Voilà ce qu'il s'agit maintenant d'examiner. En recherchant ainsi la source de la *Narratio*, nous aurons, le cas échéant, trouvé la source et peut-être l'âge de Burchard.

On l'a vu tantôt, celui-ci a pris son paragraphe relatif à Saïdnaia dans un ouvrage latin qu'il dissimule : premier symptôme, qui par soi-même ne suffit pas encore. En effet, le contexte où notre notice est encadrée, est en partie le même dans la *Narratio* et dans Burchard : appartient-il en propre à ce dernier ? C'est bien dur à croire. Un témoin oculaire assez judicieux, il faut le supposer, pour avoir eu mission de représenter Barberousse auprès de Saladin, aurait rapporté de son séjour en Orient, autre chose que ce bric-à-brac historique, archéologique ethnographique et tératologique. Quoi ! cette relation serait originale, et elle ne forme au total qu'une enfilade d'observations disparates, les unes naïves les autres simplement niaises, espacées plutôt que reliées par des *item* et des *nota*, comme dans un catalogue. Quelle invraisemblance ! Mais on dira que, dans l'espèce, la vraisemblance est affaire d'appréciation (2). N'insistons pas et glissons de même sur le soupçon

(1) La variante du texte de Martene-Durand : *tabula lapidea* est une erreur de lecture. Et cette autre (ibid.) *imago ... super lignum incurvata et deflexa*, une erreur de lecture aggravée d'une glose. — (2) Il est permis de s'étonner que M. Scheffer-Boichorst trouve à l'*argentinensis vicedominus* un remarquable esprit d'observation (*Der kaiserliche Notar und der Strassburger Vitzthum Burchard, ihre wirklichen und angeblichen Schriften*, ZEITSCHRIFT FÜR DIE GESCHICHTE DES OBERRHEINS, N. F., t. IV, 1889, p. 474-75). Quels caprices d'attention ou de mémoire attendrait-il donc pour se défier d'un voyageur qui compte, d'après son propre

plus positif que feraient naître le paragraphe concernant la secte des Assassins (1) et certain résumé de la religion musulmane bizarrement disjoint en deux tronçons (2). Voici un fait à la fois moins conjectural et beaucoup plus concluant.

Il existe un troisième écrit, qui rappelle aussi de si près la lettre de Burchard qu'on l'en a cru dérivé. C'est l'itinéraire de Maître Thietmar en 1217 (3). Ce Thietmar, chez qui la légende de Saïdnaia reparait sous une autre forme, comme on le verra tantôt, a été lui aussi fort maltraité par les copistes. Au XIV^e siècle sa relation fut tronquée et, par compensation, lardée d'emprunts textuels taillés dans Burchard (4). Ensuite un abrégiateur en tira une *Epistola magistri Thetmari* (5), qui servit à remanier le farrago à l'aide duquel avait été interpolé son propre modèle (6). Ce chassé-croisé d'imitations et de falsifications postérieures n'empêche cependant pas qu'on ne reconnaisse, au moins en gros, le fond primitif de la narration de Thietmar. Or il se fait que bon nombre de notices éparpillées chez Burchard à l'état chaotique, s'y retrouvent dans un agencement, au milieu d'un contexte et parfois avec des variantes qui dénotent d'une part des réminiscences de certaines sources documentaires connues, d'autre part l'observation et l'expérience personnelles d'un témoin bien informé, que ce témoin soit Thietmar lui-même ou quelque autre voyageur oublié. En vertu de ces deux raisons combinées, il devient improbable au plus haut chef que l'auteur de cette relation ait mis à contribution le misérable fatras de Burchard ; c'est tout justement le contraire qui semble vrai (7).

Entendons-nous. Il est trop clair que la lettre de Burchard, qu'Arnold de Lubeck transcrivait dans sa chronique vers l'année 1209 (1210 au plus tard), ne peut avoir été copiée sur une pièce qui se date elle-même de 1217. Mais l'itinéraire de Thietmar a fort bien pu préexister dans un document aujourd'hui perdu, qu'il s'est identifié sans rien dire, d'après la mode du temps. Or telle est en effet l'hypothèse à

itinéraire, cinq petites étapes (*quinque dietas parvas*) de Damas à Jérusalem et une de moins jusqu'à Accaron (l. c., p. 239, l. 34-35; cf. p. 240, l. 35.) Ceci n'est qu'un exemple. — (1) L. c., p. 240. — (2) Ibid., pp. 238-39, 241. — (3) J. C. M. LAURENT, *Peregrinationes medii aevi quatuor. Burchardus de Monte Sion... ed. secunda accessit Mag. Thietmari peregrinatio* (Leipzig, 1873), append., p. 13-18. Cet appendice est formé des feuilles mêmes de l'édition de Hambourg (1857) : *Thietmari peregrinatio ad fidem codicis Hamburgensis*. — (4) Cf. J. DE SAINT-GENOIS, *Voyages faits en Terre-Sainte par Thietmar en 1217 et par Burchard de Strasbourg en 1175, 1189 ou 1225* (MÉMOIRES DE L'ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE, t. XXVI, 1851), p. 19-58 : *Epistola magistri Thetmari*. — (5) LAURENT, *Nachträgliches über Burchard von Strassburg*. SERAPEUM, t. XX (1859). p. 174-76. — (6) C'est le texte de Burchard publié par Laurent, SERAPEUM, t. XIX, p. 147-54. — (7) Le lecteur qu'inquiéterait cette assertion sans preuves directes à l'appui, ne sera pas en peine de la contrôler. Nous renonçons à transcrire ici en colonnes parallèles la double série de textes qui

laquelle on se trouve acculé quand on essaie de coordonner plusieurs faits acquis jusqu'à présent ou fort simples à établir, savoir : que Burchard a eu par devers lui un document latin qui peut être postérieur de beaucoup à l'année 1175 ; — que la *Narratio* dépend à son tour d'un auteur qu'on a lieu de croire différent de Burchard ; — que la lettre de Thietmar contient des passages qui ont pu servir d'originaux aux passages correspondants de Burchard et non pas vice versa, et, pour clore, qu'on a trace de deux recensions de Thietmar, l'une qui se tait sur Saïdnaia, l'autre qui en raconte une histoire, nous ne voulons pas encore dire antérieure, mais en tout cas fort dissemblable aux deux notices presque identiques des recéleurs, Burchard et le pseudo-patriarche.

établissent respectivement : 1° que Thietmar a utilisé des matériaux qui le dispensaient d'en marauder de plus mauvais chez Burchard, et 2° que loin de s'être inspiré de ce dernier, il lui a servi de modèle. Un seul exemple suffira.

BURCHARD, l. c., p. 239.

De Babylonia (le Caire)
transiui in Damascum per desertum... Est autem desertum terra sabulosa per planum et montana disposita, nihil prorsus germinans nisi humilia arbusta, in paucis tamen locis. Et terra illa est plurimum distemperata, in hieme nimis frigida et in estate nimis calida. Transitus terre illius difficillimus et incognitus est, quia flantibus ventis strata sabulo ita infunditur ut vix a quodam sciatur nisi a Bodovinis, qui sepius illuc transeunt et alios transeuntes ducunt sicut nauclearii navigantes in mari.

THIETMAR, Laurent, p. 38-39 (de Saint-Genois, p. 42).

Intraui desertum Babilonie, quod dicitur Birrie terram inuiam et inaquosam et solitudinem uastam et heremum, quam quondam filii Israel mirabili Dei prouidencia transierunt... Ad manum dextram reliqui Cades Barne, ubi mortua fuit Maria soror Moysi et Aaron. Processi igitur per desertum Pharan et ad uallem quandam inter montes sitam, harenosam, cuius natura talis est, quod ventus spargit harenam de montibus hinc inde positis, quia montes ibi toti harenosi sunt. Spargit enim adeo dense, ut etiam iter agentibus illic ire sit periculosum, quia harena ad modum niuis uel grandinis spargitur a uento, replet fossas obducit vias, inuoluit transeuntes. Nullus enim inuenire posset uiam preter Boidewinos, quibus nota est prouincia, et per uiam illam incedere consueuerunt. In ualle ista tempore hyemis me iter agente, tantus erat estus, ut vix sustinere possem. Nullus enim per eam, propter estum nimium, potest incedere per estatem.

Un des noms arabes du désert, étonnamment bien conservé par Thietmar, *birrie* (al.*birrithe*) pour *barriyé*, برية, déciderait à lui seul la question de sincérité ; celle de propriété ne devrait même pas se poser. Qui ne voit, par exemple, que les mots : *terra... in hieme nimis frigida* ne s'expliquent, en l'espèce, que par une glose maladroite de Burchard sur l'opposition : *tempore hyemis... per estatem*, qui se retrouve dans le texte de Thietmar. D'autres indices favorables à ce dernier ont été relevés par Laurent, qui se borne à en conclure que ces variantes de Thietmar par rapport à son original prétendu " ea sunt quae ... rerum Saracenicarum ... familiaritatem quandam prodere videantur " (p. 12, note 142).

Pour achever d'effacer ce qu'une telle supposition paraîtrait avoir d'arbitraire, il faudrait établir en outre, par des arguments distincts, que ces deux notices ne sont finalement qu'un simple abrégé de la narration conservée dans sa teneur primitive chez Thietmar. Mais cette démonstration ne pourra venir qu'un peu plus loin. Nous croyons qu'elle sera assez plausible pour qu'il soit permis d'en escompter ici la conclusion. Ce résumé dont nous sommes ainsi amenés à conjecturer l'existence, a dû servir de moyen terme entre nos deux plagiaires et leur source commune, qu'ils n'ont pas utilisée directement.

Tout ceci compose à notre légende une généalogie assez compliquée. Mais en ce genre où s'arrête la vraisemblance, quand il s'agit de cette littérature des itinéraires et des relations de Terre-Sainte, où la falsification, la contrefaçon et le démarquage sont, à la basse époque, presque l'unique forme du mouvement et de la vie ?

Quoi qu'il en soit de cette explication, un résultat demeure acquis. La notice qui passait pour le prototype de toutes les formes occidentales de notre légende est, en réalité, on ne peut moins bien garantie. En négligeant les témoins de date postérieure, comme Vincent de Beauvais (1), il se trouve au bout du compte, pour la certifier, deux compilations de mauvais aloi, dont l'âge et la provenance sont des plus sujets à caution.

II.

Passons à une autre forme de l'histoire.

La voici dans un résumé (2) latin du XIII^e siècle, qui est lui-même une pièce intéressante du dossier (*BHL*. 5408). Nous nous bornons à y rétablir un détail omis par l'abréviateur (*Romania*, t. XI, p. 522).

Tempore quo Greci et Armenii Syriam tenuerunt, fuit quedam heremitissa sive nonna a seculo remota, Deo serviens, ad sex leugas Damasci, apud locum qui dicitur Sardenai. Que peregrinos transeuntes ad sepulchrum Domini hospitio recipiebat, et pro posse eis devote ministrabat.

Adveniens igitur quidam grecus monachus de Constantinopoli, tendebat ad sepulchrum Domini. Receptus est ab illa et multis precibus exoratus ut in reditu unam ymaginem beate Virginis deferret ei depictam in tabula. Annuit monachus illius petitioni.

Cum autem reverteretur iam egressus ab Iherosolimis, oblitus sue promissionis, audivit vocem sibi dicentem, ne parvi penderet promiss-

(1) *Speculum historiale*, l. XXXII, c. 66. — (2) Je dis un résumé, quoique l'éditeur de ce petit texte (*Romania*, t. XIV, p. 85) semble lui donner la priorité sur toutes les autres recensions. La seule existence du texte arabe développé dont il sera question à l'instant, rend ce classement indéfendable.

sionem. Qui statim ad civitatem regrediens pulcherrimam sibi beate Marie comparavit ymaginem.

Venit ergo ad locum de Giz, ubi leo habitabat, qui transeuntes invadebat. Qui irruens et rugiens, cum vidisset monachum cum ymagine, statim feritatem deposuit, et capite demisso pedes illius lambere cepit.

Inde monachus prope speluncam latronum transitum habuit. Cumque ab eis invaderetur, per vocem de celo super ipsos factam terribilem, continuo liberatur. Cepit itaque apud se deliberare quod tantam virtutem que erat in ymagine nunquam predictæ moniali presentaret, sed ymaginem secum Constantinopolim deferret.

Dum hec cogitaret, Acram devenit, portum cum aliis adiit, navem intravit, sed continuo navis a terra subducta periclitari cepit.

Le moine élève son icône miraculeuse au dessus des flots. Un calme plat se produit à l'instant et le navire se trouve mystérieusement ramené devant Ptolemaïs, d'où il était parti.

Ad portum coacti redierunt naute dicentes ad invicem se Deo in aliquo peccasse. Monachus in se reversus ad monialem rediit; sed attendens quod non esset recognitus ab ea ymaginem non ostendit. Receptus est igitur hospitio, sicut vir religiosus et peregrinus.

Mane post orationem voluit repatriare cum ymagine, sed nullum exitum nullum ostium illius ecclesiole potuit invenire. Ymaginem super altare deposuit et statim ostiolum et exitum vidit; ymagine vero recepta. suum egressum sicut prius perdidit. Tot miraculis monachus expertis et comprobatis, ymaginem super altare deposuit, monialem advocavit et ymaginem dedit. Et tota veritate per ordinem enarrata se ibidem remansurum Deo devovit.

Hec est narratio huius ymagine, que primo cepit oleum de facie sudare, et postea de toto corpore. Ad quod oleum veniunt infirmi et sanantur.

Monialis maiorem ecclesiam statuit, et vicinum presbiterum et honestum advocavit ad translationem dicte ymagine, sed de parva ecclesia ymago removeri non potuit, et die tertia presbiter obiit.

Ymago postea postmodum, crescente fidelium devotione, cepit inspissari et quasi in carnem commutari...

Telle est en abrégé la partie principale d'un récit qui se retrouve dans de nombreux manuscrits latins et français du XIII^e siècle (1).

(1) RÖHRICHT, *Bibliotheca geographica Palaestinae*, en donne une liste sous le nom de Thietmar, n° 119. Nous citerons comme specimen le ms. d'Arundel n° 407 (WARD, *Catalogue of Romances in the Department of Manuscripts in the British Museum*, t. II, n° 655, I°). On n'omettra pas de consulter la bibliographie de textes anciens réunie dans les deux articles de M. G. Raynaud.

Matthieu Paris l'a reproduit dans ses *Chronica maiora* (1), et le plus ancien ms. de Thietmar le contient in extenso (2).

Comparé au précis de Burchard, il s'en sépare essentiellement sur deux points :

1° L'icône ne vient pas de Constantinople. Elle a été trouvée, confondue avec d'autres, dans la boutique d'un marchand de Jérusalem.

2° Son arrivée à Saïdnaia fut déterminée par une série de miracles, dont la narration forme la partie principale de l'histoire.

A s'en tenir aux seuls indices relevés dans les textes, on devait croire que cette seconde forme de la légende et la notice de Burchard et de la *Narratio*, dérivent de deux sources indépendantes. Tout, au moins manquait-il une raison positive pour leur supposer une origine commune.

Cette raison vient d'être fournie par la publication du R. P. Cheïkho qui a donné occasion à ce travail. Cette homélie arabe sur N.-D. de Saïdnaia a été publiée d'après une copie assez moderne, mais elle a été collationnée sur un manuscrit exécuté à Damas en 1561 par le diacre Michel, fils du Canonarque (البروطوس) « praecentor » Soleïman, originaire de Hama (3). Michel s'est-il borné à reproduire un document plus ancien ou bien a-t-il cherché à l'embellir à sa manière ? Toujours est-il que son texte porte des traces peu équivoques de remaniement. La rhétorique du prédicateur s'y montre ailleurs encore que dans le prologue et l'exhortation finale. Quelques retouches ont donné ou voulu donner au récit une couleur plus vivante. La mise en scène y est dramatisée. Les personnages ont reçu des noms : l'abbesse de Saïdnaia s'appelle Marina, le moine Théodore, etc.

A part ces variantes de pur ornement et quelques altérations de détail, sur lesquelles nous aurons à revenir, la narration reproduit trait

(1) Ed. H. R. LUARD (Lohdres, 1874 = *Rerum Britannicarum scriptores*, n° 57), t. II, p. 485-87. — (2) LAURENT, *Peregrinationes medii aevi*, l. c. — (3) Machriq, l. c., p. 462. Un panégyrique sur l'image de Saïdnaia est attribué à S. Cyrille de Jérusalem dans le ms. arabe-égyptien Vat. CLXX, n° 3 (MAI, *Scriptorum veterum nova collectio*, t. IV, p. 310). Un autre écrit sur le même sujet a été récemment publié dans le Liban sous le titre de صورة صيدنايا وعجائبها لسعدى هلال. Voir CHEIKHO, l. c., p. 462. Au couvent même d'aš-Šāgūra, M. Habib Zaïyat a trouvé, à la fin d'un recueil historique, qu'il ne spécifie pas autrement « une légende de l'icône et du moine qui l'acheta à Jérusalem » (مجموع أخبار ذكرت في آخرها). Cet exemplaire de date moderne lui a été certifié conforme de point en point à un original ancien qui aurait été emporté par un pèlerin. Si cela est exact, l'ouvrage dont le titre est transcrit ci-dessus ne manquerait pas d'un certain intérêt, car le nom de l'auteur est celui de l'abbesse de Saïdnaia : الحاجّة سعدى هلال. Cf. ZAÏYAT, دمشق في خزائن الكتب في 157. p. 118-20. Voir ci-après, p. 157. الجزء الثاني : صيدنايا. . . مكتبة دير الشاغورة

pour trait, jusqu'au point où s'arrête le résumé ci-dessus, celle que nous appellerons le texte de Thietmar. Ensuite viennent se placer des épisodes relatifs à l'histoire de l'église de Saïdnaia dans le cours des siècles : autre indice que notre homélie doit être une adaptation de quelque texte plus ancien.

Mais quel peut bien en avoir été l'original? M. Gaston Raynaud conjecturait que le « Miracle de Sardenay » doit remonter à une source grecque (1). Cette conjecture devient aujourd'hui une certitude. S'il n'était clair de soi que seul un récit grec a pu se répandre à la fois dans l'Orient arabe et dans l'Occident latin dès le début du XIII^e siècle, la preuve en serait aisée à fournir pour le cas spécial qui nous concerne. Chez Thietmar, le moine qui découvre l'image est venu de Constantinople. Son itinéraire, sans être une merveille de vraisemblance, est approprié tant bien que mal aux incidents qui marquent le voyage. Chez notre Arabe, au contraire, le pèlerin est un Oriental, qui se rend à Jérusalem, venant d'une contrée située au nord-est de Damas (2), par un trajet dont Saïdnaia était une étape régulière :

لان هذا الموضع كان مرحلة لجميع التوافل الآتية من المشرق وكان الراهب
من بلاد المشرق (Machriq, l. c., p. 463). S'il va se rembarquer à Ptolémaïs pour regagner par la haute mer son pays d'Orient, c'est uniquement afin de rencontrer la tempête que le traducteur, trop attaché à son modèle, a oublié de biffer avec le nom de Constantinople.

Cette incohérence n'est pas d'un effet très criant dans une histoire qui en contient de plus fortes. Mais elle dénote que le rédacteur arabe travaillait sur un thème imaginé pour un autre public : grec le héros, grec le récit. Ajouter que l'église de Deïr aš-Šāgūra, où se gardait l'icône miraculeuse appartenait à des religieuses du rite grec, ce serait peut-être jouer sur les mots (3). Sans nulle raison du reste. Si la légende de

(1) *Romania*, t. XI, p. 529. La formule initiale : *Tempore quo Græci Syriam tenerunt* est par elle-même un indice à retenir. — (2) C'est la position géographique de Saïdnaia. — (3) Le couvent d'aš-Šāgūra possédait jadis un certain nombre de documents grecs, mais il était surtout riche en manuscrits syriaques. Dans la première moitié du siècle dernier, les préposés alors en charge furent pris d'une belle frayeur. Si les Syriens Jacobites, prétextant cette abondance suspecte de parchemins en leur langue, venaient à revendiquer pour leur rite la possession du monastère? Il n'en fallut pas davantage, et cette littérature compromettante fut envoyée au four de la boulangerie (H. ZAÏYAT, *الكنب*, p. 117-18). Cette géniale mesure de précaution dut être exécutée avant le passage de Porphyre Uspenskij en 1843, car celui-ci trouva, semble-t-il, le vide parfait dans la bibliothèque. Il n'est pas sans intérêt de noter ici que Saïdnaia confine au territoire de Ma'lulā, le dernier recoin de Syrie où l'araméen soit encore parlé aujourd'hui. Grâce à cette circonstance, il ne faut pas désespérer de voir la trace de notre légende reparaitre tout à coup dans la littérature syriaque.

Saïdnaia n'est pas de provenance byzantine, l'étroite ressemblance du texte arabe et des vieux récits occidentaux ne comporte plus d'explication acceptable.

Ainsi, jusqu'à preuve du contraire, qui ne sera jamais prouvé, croyons-nous, la recension de Thietmar est en substance une version plus ou moins littérale d'un texte grec, que, dès à présent, on pourrait sans beaucoup de risque appeler la légende indigène du pèlerinage. D'où vient alors celle de Burchard dont, malgré tout, quelques traits dénotent aussi un témoin oculaire? Il est bien difficile de le dire avec exactitude, faute d'un indice absolument décisif. Mais à moins d'un singulier caprice du hasard, certaine ligne de cette courte notice dénonce la main d'un abrégiateur et permet de deviner l'original. L'incompréhensible suite de mots : *oleum illud a christiano religioso colitur* (1), *augmentabitur, et pro quacunque re, etc.*, est un tronçon mal écourté d'une phrase dont l'arabe a gardé la con-texture complète : *Quicunque de huius rore cum fiducia sumpserit, augebitur hic (ros) apud illum et affluet; qui vero diffidenter, etc.*

ان كل من اخذ من حيلها بامانة زاد عنده وفاض ومن اخذ بغير امانة الخ
(Machriq, p. 466).

On pourrait souhaiter une marque d'origine plus voyante; en exigera-t-on une plus claire? La source à laquelle remonte finalement l'abrégé de Burchard, si peu qu'il paraisse en tenir, c'est le même document d'où procède la recension de Thietmar.

Mais il y a mieux. Sa donnée la plus discordante, loin de démentir cette descendance, la confirme. Le lecteur a sous les yeux le texte de Burchard : nous citons maintenant la *Narratio* :

Haec tabula in Constantinopoli civitate facta fuit et depicta, et a quodam patriarcha (al. patriarcha Hierosolymitano) in Ierusalem delata. Hanc tabulam quaedam abbatissa loci praedicti petivit et impetravit et secum tulit (2).

Au premier abord, on croit entendre ici l'écho d'une seconde tradition, radicalement différente du récit grec. Mais voici comment la recension arabe poursuit l'histoire à partir du point où nous avons abandonné notre résumé (p. 149) : *Anno Alexandri MCCCCLXX ad sacratum hunc locum (Saïdnaia) advenit ex urbe Constantinopoli episcopus quidam nomine Maximus.... Erat porro hoc tempore (ecclesiae) praefectus Iohannes quidam. Hic episcopum consuluit de transferenda imagine ex hoc loco in alium locum. Quod ei permisit episco-*

(1) *Oleum hoc a religioso servatur et pro quacunque re...* (MARTENE-DURAND). *Oleum hoc a religioso quodam christiano servatur, augmentatur pro quacunque infirmitate vel re ipse voluerit* (GRETZER). — (2) MARTENE-DURAND, l. c., p. 272 (GRETZER, l. c., p. 5).

pus et delibata benedictione abiit in regionem suam laudans Deum :
 فشاور المطران في نقل الايقونة من ذلك الموضع الى موضع اخر فاذن له
 المطران في ذلك واخذ المطران من البركة وانطلق الى بلده وهو يسبح الله
 (Machriq, l. c., p. 466).

Puis, après une description de l'église destinée à remplacer l'ancienne chapelle, vient le récit de la translation, avec le même épisode que chez Thietmar, sauf que les événements se passent longtemps après la mort de la fondatrice du pèlerinage. Les traducteurs sont capables de tout, et les abrégiateurs pareillement. Le sens de ce passage a dû être fort inexactement rendu, le récit de Thietmar en est la preuve. Au lieu d'entendre que cet « évêque de Constantinople » avait autorisé la translation dont il s'agit, quelqu'un aura cru lire qu'il avait autrefois apporté l'image elle-même. Comprise de la sorte, l'histoire est devenue un aperçu rétrospectif sur l'origine lointaine de la madone de Saïdnaia. Ainsi, même par ses leçons divergentes, le texte de Burchard refléterait encore la tradition locale ; non pas sans doute le document grec dans sa teneur primitive, mais la version retouchée et appropriée par laquelle il pénétra en Occident.

Car nous avons tout lieu de croire que cette traduction fut l'œuvre d'un latin résidant en Syrie. Voici sur quels indices.

En même temps que l'histoire de l'image miraculeuse et du sanctuaire, Thietmar et Matthieu Paris, ou plutôt l'auteur qu'ils répètent, racontent un certain nombre de grâces obtenues par l'intercession de N.-D. de Saïdnaia. L'une d'elles est un miracle arrivé en 1204, le mardi de la semaine-sainte, à un soldat chrétien prisonnier dans les basses-fosses du soudan de Damas (1).

Un soldat chrétien, à Damas, en 1204 : ceci ne vient plus des Grecs. Ce ne peut être qu'un clerc latin de Terre-Sainte qui a mis par écrit cet événement. Il est possible, en toute rigueur, que sa relation, à peine arrivée en Europe, ait été rattachée à une traduction de la légende de Saïdnaia, venue par une voie différente. Ce chapitre était fait pour cette histoire et devait finir par s'y agglutiner ; mais le hasard seul ne se serait peut-être pas tant pressé de les rapprocher, surtout quand l'histoire elle-même n'avait pas encore commencé à se répandre. — Gautier de Coincy, mort en 1236, a tourné en vers français un récit latin de notre légende, déjà allongé de cet appendice (2). Le texte

(1) Thietmar, ed. LAURENT, l. c., p. 17-18; Matthieu Paris, ed. LUARD, l. c., p. 484. —

(2) Cf. RAYNAUD, dans *Romania*, t. XI, p. 525. Le texte de Gautier de Coincy a été publié en 1857 par Poquet. Je n'ai pu l'utiliser, non plus qu'un autre poème français édité par M. Cooke dans R. GROSSETESTE, *Carmina Anglo-Normanica*, Londres, 1852, publication de la Caxton Society.

utilisé par Thietmar est sans doute antérieur de beaucoup ; c'est même le plus ancien exemplaire dont l'existence soit démontrée.

Quelle date conviendrait-il d'assigner au prototype de la recension composite, et quel concours de circonstances faudrait-il imaginer pour que ces deux parties de provenance diverse aient déjà pu se rejoindre par attraction fortuite ? Une supposition beaucoup plus simple est que le témoin qui raconta ce prodige y joignit, par manière d'éclaircissement, l'historique du sanctuaire auquel les événements se rapportaient. C'est à ce même titre, et précisément à propos du même fait, que la légende de Saïdnaia sera quelques années plus tard insérée in extenso dans les *Chronica maiora* de Matthieu Paris. Notre écrivain devait aussi à ses lecteurs occidentaux quelques détails sur l'icône elle-même et sur les lieux où on la vénérât. Il se trouvait en bonne place pour se procurer ces renseignements, que la légende originale supposait connus de son public indigène. Il les joignit donc à sa traduction. Le rédacteur de la recension de Thietmar les négligea en partie, par un effet de cette même distraction qui lui fit transformer en un simple ermitage le monastère dont parle le texte arabe, d'accord avec l'abréviateur copié par Burchard. L'abréviateur, au contraire, les conserva, probablement sans se douter de l'apparence avantageuse qu'il donnait ainsi à son insipide résumé.

Si les déductions qui précèdent ne nous ont égaré, ce plagiaire inconnu a dû opérer entre les années 1204 et 1209. Ce n'est guère après cette seconde date que l'épître de Burchard, tout fraîchement fabriquée ou, si l'on y tient, interpolée, a pu parvenir au vieil Arnold de Lubeck (1). Mais il est intéressant d'observer que le bon chroniqueur ne semble pas non plus l'avoir connue beaucoup auparavant, car il l'a insérée tout à la fin de ses annales, entre les événements de 1207, dans une sorte de parenthèse rétrospective, qui remonte d'un bond à trente-deux ans en arrière.

Ce système — hélas ! c'en est un — rencontre une objection. Le *Miracle de Sardenai* publié par M. G. Raynaud ne contient pas l'épisode du soldat de Damas : or, d'après le savant éditeur, la composition de ce petit poème, qui suppose lui-même un modèle latin, remonte « au plus tard au commencement du XIII^e siècle » (l. c., p. 519). On nous permettra cependant d'observer que les calculs de M. Raynaud prennent comme base une interprétation un peu trop mathématique d'une estimation tout approximative de M. Léopold Delisle (2). Rien ne

(1) Voir LAPPENBERG, *MG.*, l. c., p. 102. — (2) Ce ms., écrit sur papier de coton a été « copié dans le midi de la France vers le milieu du XIII^e siècle d'après un » ms. qui avait dû être exécuté un demi-siècle plus tôt dans une des provinces « septentrionales soumises à la domination des Plantagenets », (*Romania*, t. II, 1873), cité par M. G. Raynaud, l. c.

prouve du reste que le métromane français ait versifié jusqu'au bout le manuscrit latin sur lequel il s'exerçait. Il est presque certain que celui-ci contenait l'histoire du prisonnier de Damas, car notre poète fait allusion à un certain Maître Thomas qui aurait touché de ses mains l'image de Saïdnaia (1); c'est l'équivalent d'une référence au texte de Thietmar : nous disons de Thietmar lui-même et non pas de son modèle (2).

Pour achever d'esquisser l'histoire littéraire de notre légende, il reste à dire un mot du petit texte latin qui nous a servi, en guise de sommaire, à caractériser la rédaction développée (BHL. 5408, ci-dessus, p. 148). Cette narration succincte doit remonter assez avant dans la première moitié du XIII^e siècle, car elle semble bien être identiquement celle qu'Albéric de Trois-Fontaines résuma dans sa chronique sous l'année 1234 (3). Néanmoins, après ce qu'on vient de lire, personne ne sera plus tenté d'y voir la source première des récits concernant l'arrivée miraculeuse de l'image au monastère de Saïdnaia (4). Ce qui en fait l'intérêt, c'est, tout au contraire, que les courants de la tradition occidentale, dédoublée par pur hasard, y ont déjà conflué. Quelques lignes après le point où s'arrête notre citation, l'épitomé poursuit : *Dicitur autem et scribitur alibi quod dictam ymaginem de Constantinopoli quidam patriarcha Iherosolimam attulerit, ac deinde procedente tempore facta est tota narratio quam premisi* (Romania, t. XI, p. 523). *Alibi*, c'est-à-dire dans le document de Burchard. Les deux paragraphes qui précèdent celui-ci viennent de là en droite ligne.

On a essayé de retrouver l'« élément historique » de la légende de Saïdnaia (5). Le résultat de cette investigation se réduit à peu de chose, et il faudrait en rabattre encore. Celui qui se chargera de reprendre la question ne devra point perdre de vue qu'au temps du pèlerin Arculf on montrait à Byzance une image de la Vierge qui, ayant été profanée par les Juifs, avait commencé d'exsuder de l'huile miraculeuse (6). Si ce rapprochement lui inspire confiance, ce sera en vertu d'une appréciation assez personnelle. Ce n'est pas l'icône de Saïdnaia, c'est le thème de sa légende qui semble bien avoir été façonné à Constantinople.

Les développements et les altérations que l'histoire subit dans le

(1) V. 349.

* Se tesmoigne maistre Tomas

„ Qui del temple fu chapelains

„ Et la senti o ses deus mains „ (ROMANIA, t. XI, p. 536).

(2) Thietmar, ed. LAURENT. p. 16. Cf. la note 178 de l'éditeur. — (3) Ed. MG., Scr. t. XXIII, p. 935-36. — (4) Cf. ci-dessus p. 148, note 2. — (5) RAYNAUD, Romania, t. XI, p. 527 et suiv. — (6) Voyez ADAMNANUS, *De locis sanctis libri tres*, lib. III, cap. 5 (P. GEYER, *Itinera Hierosolymitana saeculi IIII-VIII*, CORPUS SCRIPTORUM ECCLESIASTICORUM LATINORUM, t. XXXIX, p. 294-96).

cours des âges n'ont rien d'extraordinairement original. Les gardiens du sanctuaire, à en juger par les relations des pèlerins, ont dû varier beaucoup leur manière de présenter le miracle de l'huile et celui de l'incarnation de la peinture; à moins que ce ne soient les pèlerins eux-mêmes qui les aient compris de travers, à quoi on leur trouve en effet un certain penchant. A une époque qu'il ne serait pas très difficile de préciser, en tout cas postérieurement au voyage de Bertrandon de la Brocquière (1), on découvrit un beau jour que l'icône de Saïdnaia était une des madones peintes par S. Luc. C'est sans doute à cette occasion que Deïr aš-Šāgūra devint une fondation de Justinien (oubliée par Procope!).

Aujourd'hui, semble-t-il, l'origine apostolique de l'image a remplacé ses anciens titres à la vénération populaire (2). Les Abyssins lui ont accordé la consécration liturgique, et l'effigies *quam expressit Lucas* : ሥእል : እንተ ሠአለ : ሉቃስ ፤ (3) annoncée dans leur calendrier au 10 de maskarram (7 septembre) n'est autre que la relique de Saïdnaia, dont le synaxaire éthiopien rapporte la légende sous la même date (4). Les savants éditeurs de la *Patrologia Orientalis* nous donneront prochainement le moyen de constater si le synaxariste a fait subir à notre histoire d'autre changement que de transplanter Saïdnaia (Çēdēnjā) en Égypte (5). Mais dès à présent, on peut être assuré de retrouver le fond et même certains détails de notre recension arabe dans cette notice ainsi résumée par le *Libellus de festis Deiparae* : « *Die decimo (mensis) maskarram adventus imaginis nostrae Dominae ad urbem Sedeniam in domum Marinae, quae imago carne induta est (6) et sudorem stillat* » : ፲ለመስከረም : በዓተ : ስዕላ : ለእግዝእትነ ፤ ውስተ : ሀገረ : ጼዴንያ : ኀበ : መካነ : መሪና : ውድእቲ : ስዕል : ልብሰተ : ሥጋ : ወያንጸፈጽፍ : ሐፍ : እምኔሃ : (7). La liturgie officielle de l'église byzantine fut moins accueillante à l'égard du pèlerinage de Saïdnaia.

(1) En 1432-1433, cité plus haut, p. 139, note. — (2) Cf. Porph. USPENSKII, Книга бытия моего, pp. 230, 243. — (3) I. LUDOLFUS, *Commentarius ad historiam aethiopicam*, p. 390. — (4) DILLMANN, *Catalogus codicum manuscriptorum bibliothecae Bodleianae Oxoniensis*, pars VII, *Codices aethiopici*, p. 38, cod. XXII. — (5) DILLMANN, *Lexicon linguae aethiopicae*, p. 1424. Cf. C. Conti Rossini cité par E. Wallis BUDGE, *The miracles of the blessed Virgin Mary* (Lady Meux Manuscripts n°s 2-5, Londres, 1900), p. 5. Il n'est cependant pas certain que cette bévue soit commune à tous les exemplaires. Comparer ZOTENBERG, *Catalogue des manuscrits éthiopiens de la Bibliothèque Nationale* (1877), p. 154, où je m'aperçois un peu tard que la légende est déjà parfaitement identifiée. — (6) Le texte arabe actuel ne mentionne plus l'incarnation de l'image. On avait peut-être déjà renoncé à ce miracle. — (7) BUDGE, l. c., p. 2 du texte (cf. trad. p. 5). Les Actes de Marqorēwos récemment publiés par M. Conti-Rossini parlent aussi du miracle de « Çēdēnjā », (*Corpus scriptorum christianorum orientalium*, Scriptores aethiopici, ser. II, t. XXII, p. 12).

Enfin, pour qu'aucun des traits classiques ne manquât à l'évolution de la légende, les Grecs unis des environs s'avisèrent de prêcher dans leurs églises que le tableau actuel de Deir aš-Šāgūra n'est qu'une copie dont l'original se cache on ne sait où (1). Qui percera ce mystère? En attendant, il serait facile et instructif de comparer la relique avec cette description que Guillaume de Boldensele en donnait, après l'avoir examinée en 1333 :

.... *Retro maius altare (ecclesiae) in muro tabula quaedam tota nigra et humida cernitur. in qua imago gloriosae Virginis olim fuisse depicta asseritur sed propter vetustatem nihil de lineamentis figurae cernitur in eadem, nisi quod in aliqua parte color rubeus mihi videbatur aliquialiter apparere* (2).

Peut-être certaine vertu très peu miraculeuse en a-t-elle depuis rafraîchi les couleurs.

P. P.

(1) Porph. USPENSKIJ, l. c., p. 230. — (2) *Itinerarius Guilielmi de Boldensele* (éd. C. L. GROTEFEND, *Zeitschrift des historischen Vereins für Niedersachsen*, 1852, p. 284-85).

NOTE ADDITIONNELLE (Voir p. 150, n. 4).

Un ms. de la Bibliothèque Nationale de Paris (arabe 262) contient (fol. 58^v et suiv.), une légende que le catalogue intitule "Miracles opérés par Sainte Marina à Šaïdnāyā". Selon toute apparence, ce récit a trait à l'image miraculeuse. Le ms. est du XV^e siècle ; il y aurait donc un certain intérêt à l'étudier. Nous y reviendrons s'il y a lieu.
